**Racisme et sexisme, Véronique de Rudder et Nicole-Claude Mathieu**

Ce numéro du *Journal des anthropologues* souhaite réaliser un « femmage » à Nicole-Claude Mathieu et à Véronique De Rudder, deux précurseures, en France, de la théorisation de la « race » et du « sexe », récemment et trop tôt disparues. Il s’agit à la fois de se pencher sur l’originalité de leur œuvre et son actualité, ainsi que sur leurs éventuelles prolongations et limites, tant en sociologie qu’en anthropologie, principalement pour celles et ceux qui font travailler (ou pas) leurs concepts dans leurs recherches empiriques.

Alors que les catégories de race et de sexe sont – pour le sens com­mun – généralement considérées comme des catégories naturelles, ces deux théoriciennes ont montré qu’il s’agissait de rapports so­ciaux et pas seulement de pratiques individuelles, ni même de pratiques institutionnelles.

Nicole-Claude Mathieu, fut l’une des importantes théoriciennes du féminisme matérialiste. Dès 1971, elle a proposé une définition originale et sociologique de la catégorie de sexe, en parallèle à la dénaturalisation de la classe et de l’âge, en montrant qu’il s’agissait d’un rapport social dialectique et hiérarchique, Dans les années 1980, elle est, avec Nicole Échard, une des rares anthropologues féministes en France qui prend ouvertement position contre les diverses pratiques de mutilation génitale féminine. À cette occasion, elle présente une analyse rigoureuse des liens entre ethnocentrisme et androcentrisme, en montrant comment le relativisme culturel nuit aux luttes des femmes pour l’égalité des sexes dans les sociétés dites « autres », mais surtout comment il permet de nier l’oppression des femmes et le pouvoir masculin dans les sociétés « occidentales » (1985). Elle fait partie des premières en France, à avoir analysé les liens entre racisme et sexisme.

S’appuyant elle aussi sur les travaux premiers de Colette Guillaumin sur le racisme puis sur les rapports de sexage (1972, 1978), qui sont les premiers à décrire clairement la race comme le sexe, comme des rapports sociaux qui ne doivent rien à la biologie, Véronique de Rudder a, pour sa part, profondément marqué les études sur le racisme. Grâce à la perspective théorique sur le social des « relations interethniques », qui met l’accent sur l’interaction et permet d’éviter la réification des identités, elle a contribué au développement d’un domaine de recherche, autour du « point aveugle » de l’absence d’articulation entre d’un côté la pensée de l’immigration et de l’autre celle du racisme. Dans ses travaux, toujours appuyés sur des enquêtes de terrain minutieuses, elle a abordé de front la tension entre, d’une part, un universalisme républicain (idéalement aveugle aux origines et hostile aux discriminations) et, d’autre part, les pratiques institutionnelles et ordinaires du racisme « en acte ».

Si l’analyse du sexisme et du racisme comme rapports sociaux a donné lieu à de nombreux débats dans les années 1980, elle semblait l’avoir emporté dans les années 1990. Aujourd’hui cependant, la situation est autre. D’abord, du fait du contexte économico-social et politique actuel. Depuis le 11 septembre 2001 en particulier, on a assisté à une montée du racisme, visant tout particulièrement le Moyen-Orient, puis les « Arabes » et l’islam. Plus largement, la droitisation de la pensée, notamment dans le cadre de la montée des nationalismes, s’alimente et provoque en retour une renaturalisation de la race et du sexe. En France, les débats sur les signes religieux « ostentatoires » à l’école ont été l’occasion de redécouvrir la question de l’articulation entre sexisme et racisme. Cependant, le débat est désormais posé comme une mise en accusation du féminisme, qui serait non seulement « instrumentalisé » par certain-e-s (individus et institutions) à des fins racistes, mais même, selon certain-e-s, intrinsèquement lié au colonialisme et au racisme.

En parallèle, la progressive « découverte » en France du *Black Feminism*, du féminisme des Chicanas, des études post et décolo­niales, ont ouvert de nouvelles interrogations. L’imbrication des rapports sociaux ou l’intersectionnalité, la racialisation du religieux, l’islamophobie, le racisme sans race, la (post)colonialité, l’homonationalisme et les néonationalismes, l’anti-sémitisme con­temporain, se présentent comme autant de phénomènes « nouveaux » à analyser. La massification des migrations et surtout la montée de la xénophobie et le développement de politiques migratoires criminali­sant la mobilité, doivent également être pensés. Enfin, la dimension de classe fait l’objet de profonds débats : la classe a-t-elle disparu ? Est-elle d’emblée superflue, comme le laissent entendre les études décoloniales ? Ou doit-elle plus que jamais être pensée – et com­ment ? Seule, ou dans le cadre de l’imbrication des rapports sociaux ?

Ce numéro privilégiera les articles s’appuyant sur une recherche empirique. Ils pourront analyser plusieurs thématiques ou articula­tions de thématiques :

– La coconstruction des rapports sociaux analysée à travers des études de cas anthropologiques.

– Configurations particulières du sexisme et du racisme (vis à vis de femmes immigrées, par exemple).

– La consubstantialité des oppressions raciste et sexiste est-elle suffisante pour penser ces configurations ?

– Penser l’engagement et l’articulation théorie et action dans l’étude d’objets politiques comme le sexisme et le racisme.

**Coordination :** Annie Benveniste, Jules Falquet, Catherine Quiminal.

**Calendrier et consignes aux auteur(e)s :**

Les résumés d’articles (moins de 5 000 signes) sont à adresser par mail en format word **avant le 1er septembre 2016** aux coordina­teurs, et les articles complets, d’une longueur maximum de 40 000 signes (espaces compris) **avant le 1er février 2017**, avec copie à la rédaction du *Journal des anthropologues* : [**afa@msh-paris.fr**](mailto:afa@msh-paris.fr).

**Contacts :**

Annie Benveniste : annie.beneveniste@orange.fr

Jules Falquet : juliosorro@gmail.com

Catherine Quiminal : [catherine.quiminal@univ-paris-diderot.fr](mailto:catherine.quiminal@univ-paris-diderot.fr)

Publication: 2ème semestre 2017.

**\***

**Racism and sexism, Véronique de Rudder and Nicole Claude Mathieu****[1](" \l "sdfootnote1sym)**

This issue of the *Journal des anthropologues* wishes to pay tribute to Nicole-Claude Mathieu and Véronique De Rudder, who were two precursors in France of the theorization of race and sex and who recently and prematurely passed away. The contributions to this issue will both endeavor to give serious consideration to the originality of their works, which remain as important as ever, all while trying to interrogate their potential renewal or limits in Sociology and Anthropology, especially for researchers who use (or not) their concepts in their empirical research.

While the categories of race and sex are – in common sense usage – generally considered to be natural categories, the two theoreticians showed that these entities were formed by social relationships rather than only by individual practices, or institutional practices.

Nicole-Claude Mathieu was one of the most important scholars of materialist feminism. As early as 1971, she proposed an original sociological definition of the category “sex” as a dialectical and hierarchical social relationship, in parallel to the denaturalization of the notions of class and age. In the 1980s, she was one of the few feminist anthropologists in France who publicly took a stand against the various practices of female genital mutilation, along with Nicole Echard. At that time, she presented a rigorous study of the links between ethnocentrism and androcentrism, and she showed how cultural relativism harmed women’s struggles for sex equality in the societies labeled as “other”, and especially how it helped denying women’s oppression and the existence of masculine power in “Western” societies (1985). She is one of the first scholars in France who analyzed the ties between racism and sexism.

For her part, Veronique De Rudder has profoundly influenced studies on racism. She also relied on the foundational works of Colette Guillaumin on racism and the relations of sexing (1972, 1976), which were the first to clearly describe race and sex as social relationships which owe nothing to biology. Thanks to her theoretical perspective on “interethnic relations”, which has highlighted the importance of social interactions and which has also allowed to avoid the reification of identities, she contributed to the development of a research field illuminating a “blind spot”: the absence of any articulation between theories of immigration and theories of racism. Her works were always sustained by detailed fieldworks and she dealt with the tension between republican universalism (ideally blind to origins and hostile to discriminations), and the institutional and ordinary practices of racism “in action”.

Although the analysis of sexism and racism as social relationships gave birth to many debates in the 1980s, it seemed to have won over the research field in the 1990s. However, the situation is quite different today, and especially because of the current economic, social and political context. Since September 11, 2001, specifically, there has been a general rise in racism which, first of all, targeted the Middle-East, then “Arabs”, and Islam. More broadly, the generalization of conservative thinking has created constant looping effects and has provoked in return a re-naturalization of race and sex, notably in the context of the rise of nationalisms. In France, the debates about “ostentatious” religious symbols in schools marked the opportunity to rediscover the interrogations on the articulation between sexism and racism. However, the debate has now been posed as an indictment of feminism, the latter being perceived as not only “instrumentalized” by some individuals or institutions for racist purposes, but, according to some, linked intrinsically to colonialism and racism.

At the same time, the progressive “discovery” in France of Black and Chicana Feminism, of post-colonial studies and decolonial thinking, have opened new paths of interrogation. The imbrication of social relationships or their intersectionality, the racialization of the religious sphere, islamophobia, racism without race, (post)-coloniality, homonationalism and neo-nationalisms, contemporary antisemitism, all present themselves as “new” phenomena to analyze. The massification of migrations, and especially the rise of xenophobia, as well as the development of migratory policies which criminalize mobility, must all be theorized. Finally, the class dimension has been the subject of broad debate: has social class disappeared? Is this notion to be cast aside as irrelevant, as decolonial thinking implies? Or should it be more than ever theorized — and how? On its own, or as imbricated in other social relationships?

This issue will favor articles based on empirical research. Authors could analyze several themes or questions:

– The co-construction of social relationships analyzed through anthropological case studies

– Particular configurations of sexism and racism (towards immigrant women, for example)

– Is the *consubstantiality* of racist and sexist oppressions a sufficient theorization for thinking their configurations?

– The theorization of engagement, and the articulation between theory and action, in the study of political objects such as sexism and racism

**Coordination:** Annie Benveniste, Jules Falquet, Catherine Quiminal.

**Schedule and instructions for authors:**

Abstracts (between 1000 and 1500 words) should be sent to the coordinators by mail **before September 1st 2016** and, if accepted, the full articles, (40 000 typed characters including spaces) before **February 1st 2017** (with a copy to the *Journal des anthropologues* editorial staff: **afa@msh-paris.fr)** to the following coordinators:

Annie Benveniste: annie.benveniste@orange.fr

Jules Falquet: juliosorro@gmail.com

Catherine Quiminal: catherine.quiminal@univ-paris-diderot.fr

**Publication :** Second semester 2017.

**\* \* \***

[1](" \l "sdfootnote1anc)   Elodie Grossi translation (URMIS, université Paris Diderot and EpiDaPo, Institute for Society and Genetics, UCLA).